

Séminaire « Science et philosophie »

Séance du 14 décembre 2017

Retour critique par Éric Audureau sur l'introduction de l'article de E. Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, et discussion.

Le texte de ce compte-rendu repose sur les notes de Philippe Abgrall et Thierry Rolland, révisées par Gabriella Crocco.

Retour critique sur l'introduction de l'article de Husserl par Éric A.

Je suis d'accord avec Gabriella : 1) le combat contre le naturalisme est vital ; et pas uniquement pour la philosophie et la science. 2) Il est important de savoir que la place dominante du naturalisme et de ses avatars dans la culture contemporaine n'est pas un trait propre à notre époque ; la menace se présentait déjà au tournant du XIX^e au XX^e siècle. 3) Il nous faut un texte clair pour comprendre sous quelle forme il se présentait alors.

Le choix du texte de Husserl semble approprié pour remplir cette dernière fonction et je serais incapable de proposer un meilleur choix. Malheureusement, du moins à mes yeux, il a un handicap dans la position de Husserl, un véritable fardeau : l'idée d'une philosophie comme science rigoureuse.

Lorsqu'on navigue, il faut connaître sa destination. Quand nous serons arrivés à bon port, c'est-à-dire quand nous aurons trouvé un remède au naturalisme, nous aurons compris que cette idée de philosophie comme science rigoureuse, et son corrélat immédiat : l'avènement d'une philosophie ultime, est une illusion qui pave l'histoire de la philosophie. Aujourd'hui certains philosophes ont compris : 1) que la philosophie n'est pas, et ne peut être, une science, et 2) que la coexistence de plusieurs philosophies concurrentes est dans l'ordre des choses. Mais ici, Husserl nous récite le même refrain que ses prédécesseurs : avant lui, il n'y a pas eu de philosophie rigoureuse. Ce qu'un lecteur de Platon, d'Aristote, de Descartes ou de Leibniz devrait avoir du mal à admettre.

Suffit-il d'avoir présent à l'esprit que Husserl entretient ces deux illusions pour exploiter ses analyses du naturalisme en toute quiétude ? En d'autres termes, l'idée d'une philosophie comme science rigoureuse ne risque-t-elle pas de compromettre l'analyse et le diagnostic de Husserl, de le polluer ?

Peut-être que non. Mais à condition d'être très vigilant sur le langage de Husserl et de ne pas tomber à notre tour dans une illusion : celle de la clarté de son propos et plus précisément celle des termes *science* et *philosophie*, lesquels sont centraux dans son exposé et dans notre enquête sur le naturalisme.

Si j'insiste pour que nous prenions d'emblée une certaine distance dès l'introduction ce n'est pas, ou pas seulement, parce que je suis mauvais joueur, mais parce que je crois utile de signaler quelques précautions à prendre, surtout pour ceux d'entre nous qui ne sont pas familiers avec l'histoire des sciences et de la philosophie.

Husserl laisse immédiatement penser que « dès son tout premier début, la philosophie a toujours eu l'ambition d'être une science rigoureuse » (p. 11). L'affirmation présuppose d'abord que de tout temps science et philosophie ont été distinguées.

Cela me paraît historiquement contestable. Existe-t-il en grec un terme pour désigner la science et qui s'opposerait à la philosophie ? Je ne sais pas répondre à cette question car je ne connais pas le grec mais les renseignements obtenus en consultant rapidement les dictionnaires laissent penser le contraire. Le terme *philosophie* (φιλοσοφία) signifie « l'amour

de la science » ; *épistémè* (ἐπιστήμη) inclut l'idée de science mais son acception est plus large : habileté, application dans l'étude. Une branche particulière du savoir, ce qui ressemblerait à l'une de nos disciplines scientifiques se dit *mathema* (μάθημα).

Au XII^e siècle, le latin *scientia* désigne la connaissance délivrée par Dieu.

À l'Âge classique, il ne semble pas non plus que science et philosophie aient la même acception qu'aujourd'hui. Descartes écrit, dans sa lettre préface aux *Principes de la philosophie* : « Ainsi toute la Philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la Métaphysique, le tronc est la Physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la Médecine, la Mécanique et la Morale »¹.

Ce n'est qu'au cours du XVIII^e siècle que se constituent ce que nous appelons aujourd'hui les sciences – il faudrait peut-être aussi considérer la période hellénistique, une époque où les disciplines scientifiques ont connu un certain essor mais en ayant perdu tout contact avec la philosophie. Or, et ce n'est sans doute pas un hasard, ce développement des disciplines scientifiques culmine avec l'avènement de l'œuvre de Kant qui entérine la distinction entre science et philosophie, et plus précisément en édifiant une Métaphysique de la nature, branche de la philosophie dont le but est de déterminer a priori, indépendamment de toute expérience, tous les attributs du concept de matière que toute la physique à venir sera amené à considérer. Kant, comme Husserl, se présente comme le premier philosophe de l'histoire qui soit rigoureux. Ce que Husserl nous présente comme l'ambition éternelle de la philosophie me semble n'être rien d'autre qu'un problème de la pensée allemande de la fin du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle.

Encore deux remarques :

– la science et les sciences. Husserl parle de la science de façon générique. Est-ce que ça a un sens ? Pour que la philosophie veuille devenir une science, il faut bien qu'elle ait face à elle un exemplaire de science ; avec la philosophie qui parviendrait au statut de science nous aurions deux exemplaires de sciences, etc...

– La note 1 p. 4 est inquiétante à deux titres. D'abord Husserl minimise les controverses sur les fondements des mathématiques sans réaliser que celles-ci retentissent sur les méthodes admissibles de démonstration (nous retrouvons un écho de cet aveuglement p. 20 dans ses remarques sur la logique). Ensuite, il prolonge son raisonnement en nous proposant implicitement une curieuse définition de la science comme ce que font les scientifiques. Une forme de naturalisme sociologique.

Gabriella C. : je comprends ta remarque et la distinction entre philosophie et science que tu soulignes et que Husserl semble négliger.

1° l'idéal scientifique de la philosophie qu'Husserl décrit, représente une projection sur le passé des préoccupations qui lui sont contemporaines. C'est le progrès des sciences opposé au non progrès de la philosophie qui est le point de départ de sa réflexion. Ce point de départ peut nous faire remonter à Kant. Dans la préface à la seconde édition de la *Critique de la raison pure*, il y a une définition factuelle de qu'est ce qui fait une science. Cette définition pose les critères : une progression qui se fait de manière linéaire, sans tâtonnement ; un enchaînement des connaissances qui ne laisse pas de place à des revirements ou à des ruptures ; une méthode qui fait consensus. C'est une conception du progrès qui tient de l'idéal du progrès social tel que les *Lumières* l'entendaient. Analogie avec la révolution industrielle. On peut ne pas souscrire à cet idéal de progrès, on peut nier que les sciences progressent selon ces modalités, mais une fois qu'on admet

¹ Descartes, *Principes de la philosophie*, traduction française dans *Œuvres de Descartes*, publiées par Ch. Adam et P. Tannery, vol. IX-2, Paris : Vrin, 1989, p. 14.

que les sciences se conforment à l'idéal kantien décrit plus haut, la non scientificité de la philosophie devient un constat inévitable.

2° la spécialisation des sciences est un fait récent (XIX^e ou XVIII^e siècle), qui a abouti à la définition de l'identité de chaque discipline scientifique (objets, principes, méthodes). Mais une question se pose : que la philosophie soit ou non une science, a-t-elle une méthode propre ?

Selon Husserl, il faut distinguer la pratique scientifique spécifique à un domaine du travail réflexif à l'égard de cette pratique (cette question se pose à propos de la note 1). L'intérêt de Husserl est de poser l'accent sur la nécessité de distinguer ces deux actes.

Éric A. : ce n'est pas si sûr. Certains passages de Husserl laissent la place à une conception scientiste, qui est précisément opposée à cet aspect réflexif.

Gabriella C. : il me semble que la thèse de Husserl n'est pas scientiste, elle affirme essentiellement que si la science doit organiser ses données, toute organisation présuppose des choix évaluatifs (ce qui est une bonne expérience et ce qui ne l'est pas, ce ne sont pas les faits qui nous le disent) et donc la science ne peut pas se passer d'un examen des valeurs, d'une dimension axiologique, qu'elle-même applique dans sa démarche, et ceci est, pour Husserl, un examen philosophique (il parle bien de *controverses philosophiques*).

Éric A. : ce que tu exprimes c'est un doute.

Gabriella C. : non, si je me demande ce qu'est une bonne expérience ou une mauvaise expérience, c'est un acte philosophique.

Oui, il faut faire attention à cette idée que la philosophie comme science est un idéal, mais il y a une dimension axiologique dans la pratique scientifique (cela renvoie à la Krisis), c'est un problème moral.

On revient sur la note 1 p13, relue à haute voix :

« je ne fais bien entendu pas allusion ici aux *controverses philosophiques* (souligné par nous) au sein des mathématiques et des sciences de la nature qui, tout bien considéré, ne touchent pas tant certains points précis de leur contenu didactique que le « sens » de la production scientifique de ces disciplines dans sa totalité. Ces controverses peuvent et doivent rester distinctes des disciplines qui en sont l'objet puisqu'elles sont en fait assez indifférentes à la plupart des représentants de ces sciences. Sans doute, le fait d'accoler le terme de philosophie à l'intitulé de toute science décrit-il un genre de recherches qui confère aux sciences dans une certaine mesure une nouvelle dimension et, partant, un ultime achèvement. Mais le mot dimension signifie d'emblée qu'une science rigoureuse reste une science, un contenu doctrinal reste un contenu doctrinal, quand bien même n'aurait pas lieu le passage à cette nouvelle dimension. »

Éric A. : je ne suis pas d'accord avec Husserl, ces controverses concernent précisément le contenu et la pratique de la science.

Gabriella C. : tu te places en philosophe.

Fabien C. : la distinction entre une science et le travail réflexif sur cette science, est pertinente mais dans l'introduction, Husserl va assez loin dans la séparation (le passage qui introduit cette note 1, est le suivant : « Elles n'offrent, pour l'essentiel, rien qui pût faire droit aux "opinions", "intuitions" et "points de vue" d'ordre privé. Dans la mesure cependant où c'est encore le cas dans certains secteurs particuliers d'une science, celle-ci n'est pas accomplie, elle est en devenir

d'être une science, et c'est ainsi qu'en général on la considère. »). Donc, pour Husserl, on dirait que la vocation de la science est de se débarrasser de cette réflexivité, il va plus loin dans la distinction que vous ne le faites (EA et GC).

Gabriella C. : oui, tout le point me semble pouvoir être résumé ainsi :

Pour Husserl, cet acte réflexif sur la pratique de la science peut échapper aux opinions et aux controverses. En d'autres termes, il peut y avoir une seule et unique représentation, vraie, du « "sens" de la production scientifique » (note 1, p. 13), grâce à la phénoménologie, entendue comme science des actes de conscience (de l'analyse des actes évaluatifs que chaque scientifique met en œuvre, on doit aboutir à l'analyse des actes de conscience).

Le cadre qui en résulte est assez étonnant pour nous : le scientifique malgré ses efforts critiques, ne peut pas comprendre réellement le sens de sa pratique dans sa totalité, il reste naïf malgré toute son attitude critique. seule la phénoménologie peut restituer "scientifiquement" (suivant des règles partagées et universelles) le sens de cette pratique par sa méthode rigoureuse.

Le point de vue de Husserl revient à une conception linéaire de la science (schéma 1). Le résultat de l'acte réflexif est une représentation unique (à condition qu'il soit mené avec la méthode phénoménologique). Husserl est dans la vision d'une non pluralité des sciences.

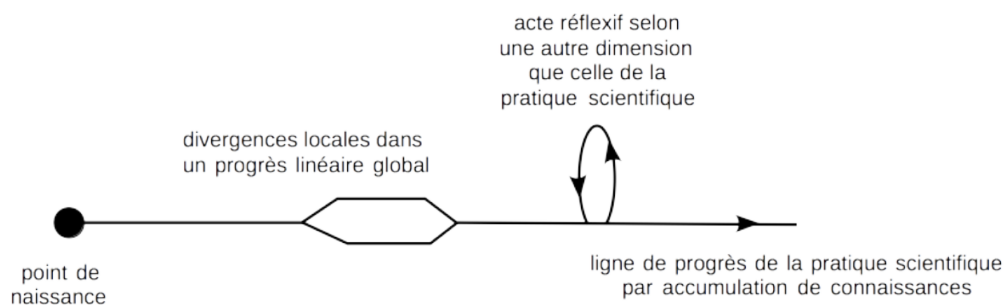


Schéma 1

Pour toi Éric, comme pour J. Vuillemin, il est impossible d'éliminer la pluralité des possibles représentations de la science et cette pluralité est même une condition du progrès scientifique. Il n'y a pas quelque chose qui puisse être identifié comme *la* pratique de la science. A la même époque, coexistent des traditions scientifiques différentes et souvent difficiles à concilier. Le travail philosophique consiste exactement dans la tentative irrémédiablement plurielle, de réunifier et d'interpréter certaines de ces pratiques selon des principes généraux et identifiables (schéma 2).

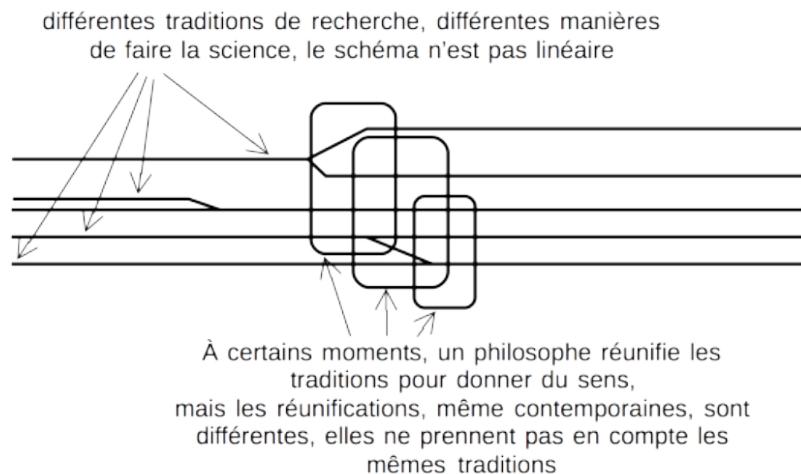


Schéma 2

La dialectique entre ces actes réflexifs peut générer des mouvements de rupture, des changements conscients dans la pratique.

On verra que Jules Vuillemin et Gilles-Gaston Granger font partie des rares exemples d'anti-naturalistes qui défendent une forme de pluralisme philosophique qu'il faut distinguer à la fois du relativisme (*Weltanschauung* dénoncée par Husserl) et de la conception husserlienne d'une philosophie comme science rigoureuse.

Au delà de la position qu'on peut adopter à l'égard de la phénoménologie comme science de la conscience, il faut admettre que Husserl est le premier, ou presque, à dire qu'il n'y a pas de pratique scientifique durable sans travail réflexif.

Julie M. : est ce que le naturalisme risque de faire perdre l'aspect réflexif (normatif, évaluatif) dans la pratique scientifique ?

Gabriella C. : oui, c'est bien cela que dénonce Husserl, ainsi que les conséquences morales et politiques d'une simple science des faits, dans la *Krisis* de 1935.

Éric A. : l'apparition de nouvelles disciplines (au début du 20^e) est justement le résultat de ces travaux réflexifs, c'est parce qu'il y a eu une critique réflexive que la théorie de la relativité, la mécanique quantique, et en général la physique a pu "se dégager" de la physique newtonienne.

Christophe V. : une science pervertie serait une science qui se tromperait sur sa pratique ou sur son but ?

Gabriella C. : les deux. Poincaré réfléchit à ce problème ; il décrit l'altération de l'idéal qui, selon lui, devrait gouverner toute pratique scientifique, altération due à l'usage systématique du "coup de pouce" : le scientifique ajoute ce qu'il faut pour que ses observations s'accordent avec ses théories, il introduit des hypothèses *ad hoc* et des variables cachées parce qu'aucun principe normatif sur la nature de la bonne science guide sa pratique.

La question est : quel jugement puis-je porter sur ma pratique, sur ce que je fais ? Si cette question est évacuée il n'y a plus de normes qui puissent bannir l'usage systématique de coups de pouce.

Éric A. : si l'on prend l'histoire de la cosmologie, les contre épreuves sont observationnelles, et les astronomes ajoutent les hypothèses qu'il faut pour que le système fonctionne.

La suite de la séance a consisté à reprendre la lecture de certains passages du texte, alinéas 1 à 6, alinéas 9, 10, 11 et 13. Nous reviendrons sur cette discussion, notamment en nous appuyant sur le commentaire écrit de Julien B.